

« Candides »

Livres

La fin de l'après-guerre

Que deviendra la génération littéraire de 1920 ?

(Suite) ⁽¹⁾ 17 Sept. 31

Réponses de...

HENRI MASSIS

On se rappelle certainement les articles de la *Revue Universelle*, qui firent tant de bruit, et par lesquels l'an dernier, M. Henri Massis dénonçait la faillite des modes littéraires de ces dernières années. L'auteur des *Jugements et des Evocations* y proclamait la fin d'une littérature industrialisée à l'excès et affirmait que la génération de 1920-1930 avait manqué complètement à toutes ses tâches essentielles. Mais M. Henri Massis ne juge qu'après avoir compris, et sa compréhension est souvent d'autant plus profonde, d'autant plus indulgente, pourrait-on dire, que son jugement est sévère. C'est une explication de l'après-guerre qu'il veut aujourd'hui nous donner, avant de rejeter les idées et les hommes de cette époque. Il nous regarde, de ce beau regard agile et droit, plein de passion, tandis qu'il cherche à ce qu'il condamne les plus nobles raisons d'être ; car il ne veut se battre que contre des adversaires qui en valent la peine.

— Tout n'a pas été que publicité, et nous connaissons évidemment des écrivains qui ont eu une idée plus désintéressée de leur art. Mais, par une déviation assez étrange, les jeunes gens d'après guerre n'ont compris par littérature que leur morne vie intérieure. On n'a écrit ni pour distraire, ni pour faire une œuvre, pour créer, on a écrit pour s'éprouver soi-même, pour se connaître, par une sorte de sincérité destructive et dissociante qui fut bien le pire mal de cette époque. Regardez un peu ces séries de « confessions » ! Tout le monde est parti à la découverte de soi-même, et naturellement de ce qu'il peut y avoir en nous de plus trouble, de plus difficile, de plus anormal. Les vices les plus bizarres, les cas les plus spéciaux, tels étaient les sujets à la mode.

— Cependant, n'y avait-il pas, pour les meilleurs de ces écrivains, des excuses et des explications à ces habitudes intellectuelles ?

— Il y en avait sûrement. Lorsque les gens de ma génération sont revenus de la guerre, ils ne pensaient pas trouver ce qu'ils ont trouvé. Songez qu'en 1922 un critique saluait la naissance d'une grande littérature nouvelle, d'un art robuste et clair, accessible à tous, « barbare peut-être à la façon des cathédrales du moyen-âge », comme il disait, « mais grandiose, imposant, irrésistible. » Tous les hommes de mon âge ont crié à un nouveau réalisme. Quel n'a pas été notre étonnement de voir les maîtres que choisissaient les jeunes gens d'après guerre ? Jamais, au plus fort de leur ferveur, les plus gidiens d'entre nous n'avaient parlé de Gide avec l'enthousiasme et l'extase des nouveaux venus. Nous aurions cru ce stade dépassé, et l'inquiétude, la fuite, reléguées parmi les thèmes d'autrefois. Pas du tout, c'est cela, au contraire, que l'on croyait neuf, c'est ce qu'on venait nous proposer comme une découverte. Notez bien que cela s'explique. Les jeunes gens avaient vécu dans une atmosphère où les mots avaient remplacé les idées, où ils voyaient chaque jour les idées les plus belles déguisées, travesties. D'autre part, il y avait une disproportion telle entre les mots qu'on employait autour d'eux et les actes qu'ils voyaient s'accomplir, qu'ils ne pouvaient plus croire aux idées que représentaient ces mots. La guerre, bouleversant tout, leur révélait un monde insensé. Vous connaissez le mot de Radiguet : « Quatre ans de grandes vacances ». Le *Diabole au Corps* est d'ailleurs un des plus extraordinaires documents que nous ayons sur cette aventure : des garçons de quinze à vingt ans lâchés dans un monde inhumain. Aussi je comprends fort bien ce qui a pu les séduire par exemple chez quelqu'un comme Gide : c'est la révolte, et la révolte, pourrait-on dire, en ce qu'elle a de nature et même de bon, la révolte contre un monde faussé, contre un univers moral qui n'est plus que verbal, contre une architecture de conventions et de sottises.

de fausé, contre un univers moral qui n'est plus que verbal, contre une architecture de conventions et de sottises.

Ils ne pouvaient pas admettre le monde organisé tel qu'il se présentait à eux, et voyaient trop clairement que c'était une duperie. Alors ils se sont jetés à l'extrême, ont refusé d'accommoder le monde à un idéal, de faire rentrer les idées dans les mots. Ils n'ont cherché qu'à *fuir*, qu'à *s'évader* : on connaît la fortune de ces expressions. Puis la mode s'en est mêlée, et après les sincères sont venus les exploités. Mais le premier mouvement était ce que je viens de vous dire.

— Il y a donc peut-être des excuses pour ceux au moins qui y allaient de bon cœur ?

— Oui, car la faute n'en est pas seulement aux jeunes. Ils ont manqué de direction et de conseil. L'autorité a fait défaut, et n'a rien opposé aux dérèglements, aux tentations. Au contraire toutes les portes se sont ouvertes, on a prodigué l'applaudissement et l'éloge. Jamais un jeune écrivain n'a eu autant de facilités pour débiter. Et maintenant, que voyons-nous ! Après des commencements si aisés, la génération qui est entrée dans la vie littéraire, voici douze ans, s'aperçoit soudain qu'en dépit de quelques réussites individuelles plus ou moins brillantes, elle ne laisse d'elle qu'une image sans netteté et sans consistance. Les écrivains n'ont eu en commun que l'appétit d'arriver, et leur âge. Il y eut un temps où avoir moins de trente ans semblait suffire à tout. Aussi n'ont-ils songé qu'à « lancer » leurs livres et à gagner de l'argent. Cela même, d'ailleurs, s'effondre, et la spéculation nous a amenés à la crise actuelle. Mais était-ce toute la littérature ? Il n'y a pas eu depuis dix ans une seule grande discussion dont « les jeunes » aient pris l'initiative.

— En effet, la poésie pure, l'Orient et l'Occident, la mystique et la politique, les humanités et la pensée bourgeoise...

— Tous ces débats ont été imposés par des aînés : l'abbé Bremond et Julien Benda ont dépassé la soixantaine, et Berl et Guehenno ne sont pas tout à fait des « jeunes ».

— Cette génération n'aurait songé qu'à elle-même, qu'à approfondir son inquiétude et, le cas échéant, à en profiter ? Elle n'aurait rien produit de vivant, de fécond ?

— S'il est vrai, comme on l'a dit, que les générations littéraires soient de dix ans, celle qui s'est révélée après la guerre a trompé notre attente. On commence à s'en apercevoir. Un des faits les plus curieux est, évidemment, cette série d'examen sévères auxquels on se livre en ce moment de tous côtés. Les meilleurs de cette génération avouent leur désir d'atteindre à une humanité plus vraie et plus profonde, ils jugent les maîtres encombrants et inhumains qu'ils s'étaient donnés. Ainsi Marcel Auland découvre-t-il aujourd'hui les lacunes d'André Gide, et sans lui enlever son admiration, déclare-t-il qu'il ne peut l'aimer.

— Irions-nous donc vers un avenir meilleur ?

— Le nouveau réalisme que nous attendions en 1920 va-t-il arriver ? Je l'espère sans en être sûr. Mais un certain nombre d'habitudes sont désormais changées. Finie l'époque où on pouvait aller chercher et surprendre le public par une réclame insolite : tout le bruit fait autour d'un livre ou d'un auteur le laisse désormais insensible. Quatre ou cinq noms, évidemment, ont fini par s'imposer à lui, mais ceux qui ont obtenu sa faveur ne sont pas sûrs de la garder : car c'est au tournant de ces dix années prochaines que va se jouer leur destin. Pour les autres, il leur faudra travailler. La vie de l'écrivain va devenir plus sévère, mais il

(1) Voir les n^{os} 389, 390 et 391 de *Candida*.

faut espérer qu'il n'écrira plus que par nécessité profonde, et que le temps des besognes littéraires, des livres écrits sur commande, est bien fini. Tout va rentrer dans l'ordre.

ALBERT THIBAUDET

Nous n'avons pas à présenter aux lecteurs de *Candide*, qui le connaissent bien, un des meilleurs critiques de ce temps. Rappelons simplement que c'est M. Albert Thibaudet qui fit, un jour, la remarque célèbre que, si les générations humaines sont de trente ans, les générations littéraires sont de dix. C'est donc une période qu'il a lui-même aidé à délimiter qu'il juge aujourd'hui.

« Le terme *fin de l'après-guerre*, nous dit-il, pour désigner l'époque présente, et en particulier l'année 1932, qu'on prévoit capitale, me paraît parfaitement juste. Cette fin apporte, d'ailleurs, des problèmes plus redoutables que ceux de l'après-guerre proprement dite, à cause du manque de synchronisme entre les consciences des peuples, qui ne vivent pas la même durée. L'après-guerre finit ou tend à finir en France, mais nullement en Allemagne et en Europe Centrale. Pour ces pays, la guerre a commencé une période nouvelle de leur existence (de même que pour la Russie). Pour eux, l'après-guerre, les problèmes de l'après-guerre, continuent. Pour la France, la fin de la guerre paraissait une conclusion, un point final de l'histoire, qui ne laissait rien à désirer d'essentiel, de sorte que l'après-guerre ne pouvait durer bien longtemps, comme les oscillations qui précèdent le retour à l'équilibre. Parmi les grands belligérants, nous sommes les seuls à avoir digéré la guerre, à voir le retour à l'équilibre comme un but à atteindre bientôt, et même déjà atteint.

« La question est de savoir si ce retour à l'équilibre est possible en vase clos, dans un système français autonome. Parmi le reclassement des opinions et des partis qui se fait peu à peu, je crois discerner une droite qui dit oui, une gauche qui dit non. Nous allons écouter ce dialogue, et y participer, toute l'année prochaine.

« Mais cela concerne le politique et l'économique. Vous me demandez surtout mon avis sur le littéraire. La vie littéraire est faite, beaucoup plus que la vie politique (pure gérontocratie) d'un équilibre entre les générations. Or, nous allons voir déboucher les *moins de dix ans en 1918*, c'est-à-dire ceux dont l'adolescence a échappé aux influences de la guerre et, en partie, de l'après-guerre, les successeurs de ces enfants du millésime qui, nés en 1900, avaient grandi avec le siècle. Ces *moins de dix ans en 1918* présenteront probablement les caractères suivants: moins liés à un passé que leurs aînés et par conséquent moins « inquiets » sur son poids, moins impatients d'en briser les chaînes; donc plus calmes, plus libres, avec plus de chances d'équilibre.

« D'un point de vue plus matériel, ajoutons que l'inflation littéraire qui a marqué toute la période de l'après-guerre, et qui a duré juste autant que la guerre de Troie, est finie, — a fini sans nous valoir une Hélène. La littérature qui suivra l'après-guerre sera donc une littérature de déflation. Qui sait si cette déflation sous toutes ses formes ne préparera pas une espèce de classicisme nouveau? La déflation favorisera-t-elle la qualité? Ou bien les chances de qualité étaient-elles accrues naguère par cette inflation qui pouvait paraître une sorte de prodigalité des germes, et d'appel fait à tous les talents? A ces points d'interrogation pour réponse, reconnaissez que ma vocation était celle d'enquêteur plutôt que d'enquête! »

(A suivre.)

Robert BRASILLACH.

